

3 mai 2019

Programme de la cérémonie commémorative

à l'occasion du 74^{ème} anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration

Musique « Bella ciao »

Chorale « Neuer Chor »

Salutation

Dr. Detlef Garbe, Directeur du Mémorial du camp de concentration de Neuengamme

Allocution

Dr. Carsten Brosda, Sénateur de la culture et des médias

Musique « Mir lebn eibig »

Chorale « Neuer Chor »

Allocution

Karl Paiuk, survivant ukrainien du camp de concentration de Neuengamme

Allocution

Helle Vibeke Sørensen, Présidente de l'Amicale danoise « Landsforeningen af KZ-Fanger Fra Neuengamme », fille d'un déporté du camp de concentration de Neuengamme

Projet de film « Souvenirs – que reste-t-il? »

Élèves du lycée Ida Ehre Schule, Hambourg

Musique Zog « Nit Keyn Mol»

Chorale « Neuer Chor »

La cérémonie se termine avec le dépôt de gerbes sur les lieux de l'ancien cachot du camp (Arrestbunker).

Cérémonie commémorative à l'occasion du 74^{ème} anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration, 3 mai 2019, 17h

Salutation : Dr. Detlef Garbe

Chère Madame Dr Letterie, vice-présidente de l'Amicale Internationale KZ Neuengamme,
Cher Sénateur Dr Brosda,
Chers invités !

Au nom du Mémorial du camp de concentration de Neuengamme, je vous souhaite la bienvenue à la commémoration que nous organisons avec l'Amicale Internationale KZ Neuengamme à l'occasion du 74^{ème} anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration. Nous sommes heureux que cette année aussi, beaucoup de personnes aient fait le chemin, parfois de très loin, pour témoigner leur respect envers les victimes de la terreur SS et pour agir contre l'oubli ; sur les lieux des camps extérieurs, ce matin au monument du Cap Arcona à Neustadt dans le Holstein et maintenant à Neuengamme. Nous sommes spécialement heureux que cette année, des survivants du camp de Neuengamme aient encore une fois entrepris ce voyage, malgré leur âge avancé et la peine du voyage, pour être avec nous aujourd'hui et pour témoigner de leur passé. De Biélorussie est venue Natalia Radchenko, du Danemark Mogens Henrik Nielsen, des Pays-Bas Ivan Moscovich, d'Israël Nahum Rotenberg, de Russie Ksenija Olchova, de Suède Livia Fränkel, et d'Ukraine Jewgenij Malychin, Anton Rudnew und Karl Paiuk. Les deux survivantes Elisabeth Kischinowsky Masur des environs de Stockholm et Margot Heuman d'Arizona participent pour la première fois à la commémoration. Elles furent déportées il y a 75 ans du camp d'Auschwitz-Birkenau dans des kommandos du camp de Neuengamme, entre autres dans les kommandos à Hambourg à Dessauer Ufer et dans l'usine Hanseatische Kettenwerke à Langenhorn. Nous les remercions de tout cœur de leur venue.

L'ancien déporté Karl Paiuk va nous adresser la parole aujourd'hui. En 1942, il fut emmené comme travailleur forcé de Lemberg en Allemagne ; il avait 16 ans. Après une tentative d'évasion, il fut interné dans le soi-disant « camp de rééducation au travail » de Liebenau puis au camp de concentration de Neuengamme. De là, il fut transféré dans le grand kommando des usines Hermann Göring à Salzgitter-Drütte. Il fut libéré à Bergen-Belsen.

Avec nous aujourd'hui sont également de nombreux descendants et familles de déportés, venus individuellement ou dans le cadre de délégations de Belgique, du Danemark, de France, des Pays-Bas et de Pologne. Parmi eux se trouve Helle Sørensen, présidente de l'Amicale danoise Landsforeningen af KZ-Fanger fra Neuengamme et fille du déporté de Neuengamme Orla Helmuth Rasmussen.

On nom de la Ville libre et hanséatique de Hambourg, le Sénateur Dr. Carsten Brosda prendra la parole. En tant que dirigeant du service de la culture et des médias, qui est également en charge du Mémorial de Neuengamme et le restera aussi après la transformation envisagée du Mémorial en fondation, il s'intéresse particulièrement à notre travail.

Je salue le Consul général Sharashkin comme représentant de la Fédération de Russie, le Vice-consul Borkowski du Consulat général de Pologne, le Consul honoraire Teller de Grande-Bretagne ainsi que les

autres représentants du corps consulaire, les députés du Parlement de la Ville de Hambourg, parmi eux la présidente du Conseil culturel Madame Dr Dobusch, et les représentants de la communauté juive, des églises et des communautés islamiques de Hambourg. Je salue également Monsieur Dr Koops en tant que représentant du chargé du gouvernement fédéral pour la culture et les médias.

Une partie du programme de cette commémoration est consacrée à la présentation du film « Mémoires – que reste-t-il ? », un film réalisé par des élèves de la classe 12c du lycée Ida-Ehre-Schule en coopération avec le Mémorial de Neuengamme.

C'est avec grande tristesse que nous avons vu cette année partir beaucoup d'anciens déportés, dont beaucoup soutenaient activement notre travail, ils témoignaient de leur déportation dans des interviews ou des manifestations, ils étaient des compagnons de route, des amis. Je voudrais nommer parmi les décédés de l'année dernière : Roland Beaulx, Pierre Billaux, André Boulard, Ida Desandré, Jean Mével, André Quinton, Tadeusz Sztalmirski ainsi que Pascal Valliccioni et Hana Weingarten qui tous les deux étaient encore présents l'année dernière pour les cérémonies.

Ceux d'entre vous qui y ont assisté se souviennent du discours impressionnant de Pascal Valliccioni. Il reliait son appel énergique pour le « travail de mémoire indispensable » avec le vœu que « les enfants, les petits enfants, les arrière-petits enfants des victimes et ceux de nos anciens bourreaux soient unis dans le même combat » pour se souvenir, pour mettre en garde et dénoncer dans le présent et dans l'avenir toutes les « atteintes à la dignité ».

La manière avec laquelle les évènements ont des répercussions dans les familles et dans la mémoire publique et comment les souvenirs peuvent être préservés comme mise en garde, même si avec la distance croissante le nombre de témoins de cette époque diminue – ces questions étaient de nouveau au centre de la rencontre des générations durant les deux derniers jours au Centre d'étude de Mémorial de Neuengamme dans le cadre du Forum international « Avenir de la mémoire ». Je remercie Swenja Granzow-Rauwald, Dr Susann Lewerenz et Dr Oliver von Wrochem ainsi que tous les assistants qui ont rendu possible ces évènements. Je remercie spécialement la volontaire scientifique du Mémorial, Lisa Herbst, qui a assuré la coordination de la totalité du programme ainsi que l'organisation des voyages. Le groupe de travail mémorial de l'église et le cercle des amis du Mémorial de Neuengamme nous ont soutenus cette année encore par leur travail bénévole et l'accompagnement des visiteurs.

Pour le soutien financier des évènements énumérés dans le programme des manifestations et l'invitation des anciens déportés, nous remercions le chargé du gouvernement fédéral pour la culture et les médias, la Ville libre et hanséatique de Hambourg, le parlement du district de Bergedorf, la fondation Bürgerstiftung Schleswig-Holsteinische Gedenkstätten, la fondation Friedrich-Ebert-Stiftung, la fondation Körber-Stiftung ainsi que la fondation « Erinnerung, Verantwortung und Zukunft ».

Je donne la parole à Monsieur le sénateur Dr Brosda.

Salutation – Sénateur Dr. Brosda
Commémorations internationales
à l'occasion du 74ème anniversaire de la fin de la guerre et de la
libération des camps de concentration 2019
Mémorial du camp de concentration de Neuengamme,
3 mai 2019, 17h

Cher Monsieur Paiuk,
Chère Madame Sørensen,
Chère Madame Letterie,
Cher Monsieur Garbe,
Mesdames et Messieurs,

Ensemble, nous commémorons aujourd'hui le 74ème anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration.

Ce jour est pour nous tous un jour très important.

C'est un jour de souvenirs douloureux.

Et c'est un jour de responsabilités dans le présent.

Je suis très reconnaissant que vous, les survivants, les familles et les descendants, soyez venus ici aujourd'hui.

Et je suis également heureux que beaucoup d'élèves, entre autres du lycée Ida-Ehre-Schule, soient venus à Neuengamme.

Au nom du Sénat de la ville libre et hanséatique de Hambourg, je vous souhaite la bienvenue à la cérémonie commémorative centrale de la ville que nous organisons avec l'Amicale Internationale KZ Neuengamme.

Beaucoup d'entre vous ont déjà assisté aujourd'hui à la cérémonie à Neustadt dans le Holstein pour l'anniversaire du bombardement des bateaux concentrationnaires dans la baie de Lübeck.

Enfant, j'ai plusieurs fois passé des vacances en famille non loin de là, à Pelzerhaken. La visite du lieu de mémoire sur la côte faisait partie de chaque séjour au bord de la mer baltique – et cela m'a clairement montré déjà dans ma jeunesse à quel point l'humain et l'inhumain peuvent être proches dans nos actes.

La mort de 7000 détenus de camps de concentration qui ont péri dans les flammes, qui sont morts noyés ou assassinés quand ils avaient réussi à atteindre la rive, cette mort juste avant la fin de la guerre marque un chapitre spécialement cruel parmi les chapitres de l'histoire des crimes de la Seconde guerre mondiale.

Ces « crimes de phase finale de la guerre », comme la Justice les nomma plus tard, marquent l'escalade de la terreur nazie dans les dernières semaines du conflit. Ces crimes font que jusqu'à ce jour, même les mots « fin de la guerre » et « libération » qui devraient signifier « début » et « liberté » portent en eux un arrière-goût amer de fin et de mort.

Vous, les survivants venus de nombreux pays à Hambourg cette année encore avec vos familles, vous représentez avec vos souvenirs et vos récits pour nous, les générations d'après-guerre, un lien direct aux événements passés. Avec votre histoire personnelle, vous entretenez la mémoire des événements de mai 1945 en Allemagne. Je vous remercie pour votre force et votre volonté d'être ici aujourd'hui. Vous confrontez vos propres souvenirs et vous répondez aux questions des jeunes. Ce voyage, 74 ans après la libération, est loin d'être une évidence.

Vos souvenirs et vos récits nous aident à rendre tangible l'incompréhensible et à trouver une approche à l'inconcevable. Votre témoignage des horreurs du régime nazi est une clé importante et indispensable non seulement pour la compréhension, mais aussi pour l'immense responsabilité que nous devons assumer aujourd'hui, afin que le consensus d'après-guerre de l'État fédéral allemand – la promesse du « plus jamais ! » – perdure.

L'auteur espagnol Jorge Semprún, lui-même survivant du camp de Buchenwald, a signalé en 2005 à quel point la transmission des expériences personnelles est importante, parce qu'elle est va bien plus loin que « le travail nécessaire, mais insuffisant des historiens et sociologues ».

Vos parcours de vie, les récits et témoignages rassemblés au Mémorial de Neuengamme, les biographies dans les expositions font partie des preuves impressionnantes qui démontrent à quel point il est important d'enseigner inlassablement les conséquences du racisme, du nationalisme exacerbé, de la misanthropie à l'égard de divers groupes.

Vu la distance historique croissante envers les crimes et vu la disparition des voix des témoins, il est de plus en plus important que nous prévenions une certaine historicisation de la Shoah et de l'époque du nazisme en général. Nous devons plutôt trouver avec les générations suivantes et les représentants des différents groupes culturels et religieux de notre société pluraliste de nouveaux chemins pour assumer la responsabilité pour la liberté, l'ouverture d'esprit et la diversité de notre société.

Je suis reconnaissant que beaucoup d'entre vous aient profité du moment des commémorations pour se mettre en réseau et échanger au sujet des formes actuelles de collaboration et de l'avenir de la mémoire. Les derniers jours, vous avez mené d'intenses discussions et vous avez non seulement parlé des courants actuels de nationalismes et de populismes de droite, mais vous avez thématiquement également les contradictions dans la culture mémorielle jusqu'aux continuités de la marginalisation de certains groupes de persécutés et de leurs descendants.

Comment vos expériences en tant que descendants peuvent-elles être intégrées dans le travail éducatif historico-politique ?

Comment votre voix peut-elle être prise en compte ?

Comment le lien entre l'histoire sociale et l'histoire familiale peut-il intégrer le travail éducatif ?

Au début se trouve toujours une question personnelle, la question de ce que la confrontation avec l'histoire familiale représente pour vous, les descendants.

Cela vaut aussi pour les questions et les expériences des descendants du côté des bourreaux, des persécuteurs.

Quelles différences et point communs existe-t-il parmi ces expériences personnelles et quelles conditions ont mené à des résultats différents ? Quelles formes de coopérations peuvent être mises en place ?

L'importance d'un tel dialogue, de réellement se parler, de s'écouter, de prendre en compte les expériences des générations des descendants et de regarder vers un avenir commun caractérisé plutôt par une œuvre commune que par une confrontation, cette importance, chacun de nous en a, sans doute, fait l'expérience en communiquant avec autrui.

Malheureusement, nous faisons actuellement bien trop souvent l'expérience que l'évidence du dialogue éclairé n'est plus une évidence, que le langage redevient une arme et que le mépris ouvre les portes à l'ostracisme. Une des tâches principales de notre société plurielle consiste à faire obstacle à ces tendances.

Une démocratie vivante a besoin de citoyennes et de citoyens qui s'engagent activement au sein de la société. La participation sociale signifie intervenir, apporter de nouvelles perspectives.

La Shoah est incomparable, un crime singulier contre l'humanité commis par des Allemands, et qui nous interpelle et doit nous interpeler aujourd'hui encore. Celui qui minimise l'importance de ce crime ou qui le banalise méprise les destins des victimes et de leurs familles ainsi que les idéaux de notre société.

Si l'antifascisme est reconnu aujourd'hui comme un large consensus, il fait appel à notre responsabilité commune dans la lutte contre l'extrémisme de droite. Mais cela ne veut pas dire que soudainement toutes les autres positions idéologiques de la dénommée Antifa (« lutte contre le fascisme ») puissent s'attendre soudainement à une large acceptation dans la société.

Celui qui souhaite une société ouverte – dans laquelle nous pouvons décider ensemble tous les jours comment nous voulons vivre ensemble – ne peut que refuser tout raisonnement d'une société fermée – qu'elle soit d'extrême droite ou d'extrême gauche. Les vérités traditionnelles et incontestables portent en elles le danger de l'absence de liberté.

Mais au-delà de ces stratégies sémantiques, il y a la sensibilisation dans le quotidien, le regard de près, l'intervention et l'inscription de notre fondation de normes dans la conviction d'une unité de la raison dans la multitude de ces voix.

Il y a des exemples qui montrent que, aussi grâce au grand engagement de la société civile, un dialogue entre les différentes perspectives est possible.

Le premier exemple est la confrontation avec l'histoire coloniale et le développement d'une culture mémorielle postcoloniale. Pendant des décennies, ce sujet n'était thématiqué ni à Hambourg ni ailleurs. Surtout dans une ville portuaire comme Hambourg avec ces nombreux liens et implications coloniales, cette question fait alors partie des tâches les plus importantes de la politique culturelle de la ville. Hambourg assume aujourd'hui ses responsabilités. Et nous faisons cela avec des expertes et des experts venus des sociétés concernées par le colonialisme et avec des représentantes et des représentants de la société civile et des communautés. Car la décolonisation peut seulement avoir lieu en dialoguant et avec la possibilité de changer de perspectives.

Le deuxième exemple que je voudrais nommer est le dialogue avec la très jeune génération. Bien trop souvent, on parle d'elle au lieu de parler avec elle. Et bien trop souvent, nous, les plus âgés, nous voulons leur donner des leçons sans nous intéresser à leur perspective.

Je pense actuellement aux manifestations « Fridays-for-Future » qui ont lieu dans toute l'Europe et durant lesquelles des jeunes descendent dans la rue pour s'engager pour une cause qui est importante pour eux, pour leur génération. Oui, les jeunes peuvent apprendre à partir des expériences des générations antérieures, mais les générations plus âgées peuvent aussi bien apprendre de la jeune génération. Celle-ci nous incite à remettre en question nos motifs et à peut-être les changer. Le dialogue doit concerner toutes les générations – et il doit être un vrai dialogue. Un dialogue révèle les différentes expériences et perspectives.

Cela est spécialement valable pour le travail de mémoire. Nous devons faire beaucoup d'efforts pour intégrer de façon systématique les perspectives de jeunes personnes dans ce travail afin de développer des offres pédagogiques (qui sont utilisées et alors efficaces).

Mesdames et Messieurs,

Jan Phillipp Reemtsma a dit une fois que la mémoire des crimes nazis contient aussi « la conscience d'une menace ». Depuis ces crimes horribles, nous savons que nous devons toujours maintenir vivante cette conscience. C'est la condition pour que nous puissions lutter énergiquement contre toute tentative de répétition.

Se souvenir veut dire spécialement aujourd'hui développer en commun des stratégies pour garder en mémoire la signification dramatique de cette « rupture civilisationnelle » commise par ce pays et pour en tirer les conséquences. Ceci est une tâche qui ne diminue pas. Bien au contraire.

Dans notre société, il y a de moins en moins de dialogue, mais à la place de cela de plus en plus d'évaluations – pouce levé ou pouce baissé... Cela entraîne des jugements rapides et des conclusions simples qui ne reflètent pas la complexité de notre monde. Les messages simples des populistes sont malheureusement souvent écoutés parce qu'ils présentent des solutions faciles – mais à quel prix ?

La démocratie vit du dialogue et du débat – aussi autour des sujets qui nous touchent personnellement et profondément. Pour une communauté dans laquelle les personnes ont fait des expériences différentes et sont issues de contextes divers, ce dialogue est absolument nécessaire. Il est nécessaire de maintenir vivante la conscience et ainsi de faire face à des dangers potentiels. Au lieu d'insister sur les différences qui nous séparent, nous devrions créer quelque chose de commun.

Noach Flug, président du Comité international d'Auschwitz décédé en 2011, a dit un an avant sa mort :

« La mémoire, c'est comme l'eau : elle est d'ordre vital et va se frayer son chemin pour pénétrer dans de nouveaux espaces et aller vers d'autres êtres humains. Elle est toujours concrète : elle est faite de visages, de lieux, d'odeurs et de bruits. Elle n'a pas d'échéance et ne peut être proclamée comme traitée ou achevée par décret. »

La mémoire n'a pas de prescription. Le travail de mémoire est indispensable. Le souvenir et la mémoire ont une place importante dans notre société – et cela restera ainsi dans notre ville dans le futur – avec le regard dirigé vers un avenir commun, démocratique et libre.

Je vous remercie.

Allocution de Karl Paiuk
(Survivant ukrainien du camp de concentration de Neuengamme)

Chers amis!

Je suis Karl Paiuk, né en 1926, ancien détenu de quatre camps de concentration et un des derniers du camp de Neuengamme, bien que je ne sois pas resté longtemps au camp central. Le 13 janvier 1943, on nous a emmenés au camp, on a dû mettre les vêtements du camp et on m'a donné le matricule 15.002. Dans les derniers jours de janvier, on nous a transférés au kommando de Drütte dans la ville de Salzgitter où je suis resté plus de deux ans. Le 7 avril 1945, un convoi a été formé, on était 4000 et on a rajouté encore 500 femmes d'un autre camp. On ne savait pas où on nous emmenait (on a roulé une demi-journée et toute la nuit).

On est arrivé à la ville de Celle. Là, notre convoi a été bombardé par des avions. Après l'attaque, seulement 1000 des 4500 détenus étaient encore en vie. Les survivants ont été emmenés au camp de Bergen-Belsen. Le 15 avril, les troupes britanniques nous ont libérés.

Chers amis ! Je m'adresse à vous. Ne permettez plus jamais cette misère que mes camarades et moi avons dû endurer. Je remercie les personnes comme Detlef Garbe qui préserve la mémoire des morts innocents. Veuillez maintenir la paix.

Allocution de Helle Vibeke Sørensen
Présidente de l'Amicale danoise de Neuengamme (Landsforeningen af KZ-Fanger Fra Neuengamme), fille de déporté du camp de concentration de Neuengamme

Très chers survivants du camp de concentration de Neuengamme,
Cher Monsieur Garbe,
Cher Monsieur Brosda,
Chers amis,
Chers tous,

Je suis la fille d'Henriette et d'Orla Helmuth Rasmussen. Mon père était professeur de mathématiques, de physique et de chimie au lycée Horsens au Danemark. Le 26 avril 1944, mon père a été arrêté très tôt le matin par la Gestapo. À ce moment, ma mère était enceinte de moi.

Mon père a été emmené à la prison d'Århus pour être interrogé, ma mère a subi également un interrogatoire. Le 8 juin, on l'a emmené au camp de Horserød sur l'île de Sjælland. Le 14 août, il a été transféré au camp de Frøslev, tout près de la frontière allemande. À Frøslev, dans la baraque n°14, mon père a reçu le message que sa fille était née, c'était moi.

Le 21 décembre 1944, mon père a été envoyé au camp de concentration de Neuengamme sans m'avoir vue. On lui a attribué le matricule 68.340. De Neuengamme, on l'a transféré quelques jours plus tard au kommando de Dalum, il y est resté jusqu'à fin mars 1945 quand les Danois ont été renvoyés à Neuengamme.

Le 20 avril 1945, mon père est arrivé avec les « bus blancs » d'abord à Friedrichsruh et puis au Danemark. Dans la convention sur le départ des Danois de Neuengamme, il avait été convenu qu'ils ne pourraient pas rester au Danemark, mais qu'ils devraient être emmenés plus loin en Suède. Mon père est resté un moment à la prison de Møgelkær avant d'être transféré en Suède.

Quand les « bus blancs » sont arrivés à la frontière danoise, ma mère a parcouru les 130 km de Horsens à la frontière à bicyclette. Les derniers 40 km, elle a pu les faire à bord d'un camion de poissons. Elle était à la frontière et a attendu plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle voit le bus dans lequel se trouvait mon père. Comme il n'y avait pas de gardiens dans le bus, elle est restée dans le bus jusqu'à Møgelkær près de Horsens. Le vélo était sur le toit du bus.

Le lendemain, ma mère est allée à Møgelkær avec moi dans une caisse dans un landau accroché à son vélo. Je devais être présentée à mon père bien qu'une clôture et un fil de fer barbelé nous ait séparé. Je ne me souviens de rien, contrairement à mon père.

Après quelques jours, il devait de nouveau partir en convoi, cette fois-ci en Suède passant par Frøslev. Le bus est arrivé à Copenhague, puis c'était le 4 mai, la guerre était terminée et un jour plus tard c'était la paix au Danemark.

Mon père est revenu dans la vie quotidienne et a repris ses cours au lycée en octobre 1945 jusqu'à sa retraite en 1977.

Au début, mon père n'a pas beaucoup parlé des mois passés en Allemagne, il disait « qu'il n'y avait pas de raison, même mon meilleur ami ne pouvait pas croire ce que je lui ai raconté ». Ma mère m'a dit que ma grand-mère paternelle avait dit à mon père : « Arrête de te mêler de ces choses ». Après cela, mon père s'est tu et n'a plus rien dit à propos de ce qu'il avait vécu. Quand j'ai commencé à lui poser des questions sur ce temps-là, il m'a dit de lire le livre de Åke Svenson « Les bus blancs » et le livre d'Odd Nansen « De jours en jours ».

Sa déportation dans le camp de concentration l'a marqué pour le reste de sa vie. Quand on lui demandait comment il avait pu survivre au camp, il répondait toujours : « En ce qui me concerne, je peux dire que j'avais eu une fille et que j'étais déterminé à rentrer à la maison et à la voir. Cette pensée m'a maintenu debout. » Mon père n'a jamais ressenti de haine envers les Allemands, il a voyagé en Allemagne avec sa famille dès que ce fut possible. Déjà en 1950, il a traversé l'Allemagne pour aller à Paris et en 1953, toute la famille est partie à bord d'une Volkswagen en vacances en Allemagne où nous avons aussi rendu visite à la famille de ma mère.

Ce n'est qu'en 1986 que mon père a commencé à parler de ce qu'il avait vécu dans le camp de concentration. Il était invité à une rencontre à Papenburg dans la région de l'Emsland où il a témoigné devant un groupe de jeunes de son temps dans le camp.

Mon père est décédé en 1992, fatigué et las de vivre, à l'âge de 81 ans. Ma mère est décédée en 1996 à l'âge de 86 ans. Ses derniers jours étaient marqués par la peur, elle avait surtout peur de s'effondrer, car alors, tout empirerait. Un syndrome retardé des camps.

La première fois que j'ai entendu mon père prononcer un discours sur sa déportation au camp de concentration c'était le 20 avril 1987 à Copenhague. Il l'a tenu près de l'église du Saint-Esprit où se trouve un monument pour les morts des camps. À partir de ce jour, je l'ai accompagné quand il y avait des commémorations ou des rencontres de l'Amicale danoise de Neuengamme.

En 1988, j'ai participé pour la première fois au pèlerinage de l'Amicale. Je me suis rapprochée de mon père et d'autres déportés, cela m'a ouvert des perspectives et j'ai beaucoup mieux compris leurs souffrances. À partir de ce jour, Neuengamme a représenté une grande partie de ma vie.

En 1990, je suis devenue membre de l'Amicale danoise de Neuengamme, depuis 1997 je fais partie du conseil d'administration et depuis 2005, j'exerce les fonctions de présidente. J'œuvre alors pour que la promesse soit tenue, la promesse que j'ai entendu prononcer par Helge Hansen, déporté de Neuengamme n°69.493, à Dalum en 1998 :

« Jamais vous ne serez oubliés. »

Que leurs mémoires soient honorées.

Présentation du film « Mémoire – que reste-t-il? » de la classe 12c du Lycée Ida-Ehre-Schule

Un chaleureux « bienvenue » à tous les visiteurs des commémorations au Mémorial du camp de concentration de Neuengamme,

Nous, la classe en 12^{ème} année du Lycée Ida-Ehre-Schule, nous nous sommes consacrés dans les ces derniers quatre mois à un projet qui traite de la vie et les des différentes influences et conséquences avec lesquelles les personnes de la première, deuxième et troisième génération ont à vivre. Ce sujet est le passé et l'histoire de ce pays, dans lequel nous avons grandi et nous vivons, nous a occupé et touché. Ensemble, nous voulions approcher de plus près cette thématique et montrer également que cela ne doit plus jamais se reproduire.

En tant que classe, nous sommes tombés d'accord sur quatre questions qui devaient être posées tout au long du projet et dans les interviews :

- Est-ce qu'on a parlé de la persécution dans votre famille ?
- Dans quelle mesure l'histoire familiale a-t-elle influencé vos pensées, votre manière d'agir, vos habitudes au quotidien ?
- Quelle est votre opinion au sujet des développements actuels du populisme de droite et les campagnes de dénigrement du populisme de droite ?
- Quels sont vos souhaits pour le développement de la culture mémorielle du Mémorial de Neuengamme et de la politique ?

Dès le début nous avons été conscients que nous voulions parler et discuter personnellement avec les personnes et les écouter parler de leurs expériences. Pour cela, on s'est d'abord partagé en groupes qui ont travaillé sur les différentes parties du projet. C'était le groupe de l'organisation, de la recherche, de l'interview, de la technique et nous, le groupe porte-parole. L'agenda que nous avons conçu nous a servi d'orientation dans les semaines et les mois suivants. Pour cela, nous avons traité le sujet de la culture mémorielle en classe, lu des textes, discuté et rassemblé des impressions des différents documentaires.

Puis nous nous sommes préparés aux interviews et avons convenu des rendez-vous. Comme nous voulions intégrer les différentes générations, nous avons questionné une fille, une petite-fille et une arrière-petite-fille. On a pu rencontrer deux d'entre elles en personne. La troisième interview a dû être menée par skype vu la distance, mais ce n'était pas un problème. Après les interviews, on a dû filtrer les déclarations et réponses les plus importantes et plus significatives pour nous et réduire le film assez long au début à une version de 15 minute. À la fin, nous nous sommes mis d'accord sur le titre « Mémoires – que reste-t-il ? ».

En tant que classe, nous avons alors réussi de produire un film d'un quart d'heure qui présente la vie et les influences sur la vie de la première, deuxième et troisième génération. Nous sommes heureux de vous présenter ce film aujourd'hui.

**Transcription du film « Mémoires – que reste-t-il? »
de la classe 12c du Lycée Ida-Ehre-Schule**

Question 1:

Est-ce qu'on a parlé de la persécution dans votre famille ?

Yvonne Cossu : Bon alors, à cette époque, la famille consistait de ma mère et moi, car je n'avais pas de frère et sœur et mes grands-parents paternels habitaient loin dans le sud de la France. Je vivais en Bretagne. Bien sûr qu'on en parlait, mais pas beaucoup. Et ma mère et mes grands-parents me protégeaient en ne parlant pas beaucoup de cela avec moi. Ils croyaient que c'était mieux pour un enfant de ne pas trop en entendre parler. Je ne crois pas que ça aurait été une erreur d'en parler. Et d'un autre côté, je pense que ça aurait peut-être été bien de pouvoir en parler avec ma mère. Mais nous n'avons pas parlé. Nous avons beaucoup parlé de mon père, mais de mon père vivant, ce qu'il aimait, ce qu'il voulait faire et des choses comme ça, mais pas de sa déportation. Alors j'ai gardé cela en moi et je ne crois pas que c'était vraiment une bonne idée.

Élèves : C'est toujours mieux d'en parler.

Yvonne Cossu : Je crois que ça aurait été mieux, oui.

Élèves : Oui, surtout que vous étiez encore si jeune et vous ne saviez rien et avait seulement eu l'information qu'il était enterré dans une fosse commune.

Yvonne Cossu : Oui, et je ne parvenais pas à croire qu'il était mort, parce qu'il n'y avait pas d'enterrement, pas de tombe qu'on aurait pu visiter et y mettre des fleurs et toutes ces choses-là. Il n'avait pas de tombe, il a été enterré nulle part en France, alors pendant de nombreuses années, j'ai cru qu'il était peut-être parti vers l'Est ou qu'il allait revenir. Et j'en ai parlé à mes amis et pour beaucoup d'entre nous, c'était semblable. Nous ne pouvions pas le croire, il n'y avait pas de preuves, pas de preuves concrètes pour la mort.

Martine Letterie : Je crois que nous, on était plutôt une exception. Dans notre famille, on a beaucoup parlé de la persécution. Avec le temps, les conversations ont changé. Lorsque j'étais enfant, on m'a raconté uniquement l'histoire passionnante de la résistance. Je trouvais ça passionnant aussi, mais je n'ai pas encore réalisé à quel point ce sujet était émotionnel. C'est seulement quand je suis devenue mère moi-même que j'ai compris comment ça a dû être difficile pour mon père. À partir de ce moment, j'ai parlé différemment de ce sujet. Ce n'a jamais été un problème, mais c'était dur de parler des conséquences émotionnelles.

Franziska Henning : Je savais qu'il y avait une histoire, mais je l'ai seulement comprise quand j'avais 15 ans. Ceci dit, il n'y avait pas de silence à ce sujet. Mais j'avais le problème que mon grand-père, le fils de mon arrière-grand-père, il est mort quand j'avais à peu près 13 ans, ça veut dire que je n'ai pas pu en parler avec lui, ce que je regrette beaucoup, beaucoup, parce que j'aurais vraiment aimé en parler avec lui, j'aurais aimé savoir de lui ce qu'il en pense, comment c'était pour lui de grandir sans père.

Question 2 :

Dans quelle mesure l'histoire familiale a-t-elle influencé vos pensées, votre manière d'agir, vos habitudes au quotidien ?

Yvonne Cossu : Je n'en ai pas parlé. Plus tard, mes amis étaient surpris et ils ont dit, on savait que ton père était décédé, mais tu n'en as jamais parlé. Non, j'ai vécu ma vie. Je me suis marié, je n'ai pas eu d'enfants, mais on peut dire que j'ai vécu une vie normale. Et quand j'étais plus âgée, près de la retraite, d'un coup j'ai pensé que je devrais peut-être me confronter à cette histoire au lieu de, vous savez, d'essayer de la laisser derrière moi. Et j'ai pris la décision, quand j'avais 60 ans, de participer au pèlerinage annuel à l'ancien camp de concentration de Neuengamme. J'ai décidé la même année de venir à Neuengamme et de savoir où mon père avait souffert.

Martine Letterie : Je crois que mon histoire familiale m'a beaucoup influencée, ça se voit aussi dans mon travail, puisque j'ai beaucoup écrit sur la Deuxième Guerre mondiale. La Deuxième Guerre mondiale est aussi un sujet de mon travail et a eu une grande influence sur ma vie personnelle. Par exemple, mon père a perdu son père quand il avait dix ans et aussi mon éducation a beaucoup changé quand j'avais dix ans. Mes parents m'ont considérée à partir de ce moment comme adulte et ont lâché prise. Avant, ils se sont beaucoup investis et fait de belles choses avec moi. À dix ans, ils m'ont considérée comme plutôt autonome et cela à cause de mon père qui est devenu autonome aussi à cet âge-là. Ma mère est devenue autonome également à cet âge-là, lié à une autre histoire de guerre. Comme les deux avaient vécu en autonomie, ils avaient cette attente envers moi. Cela a eu une influence sur moi. Je veux y porter remède avec mes propres enfants. Et ça continue toujours. Ils disent : Toujours cette guerre, ça ne s'arrête jamais ? Ils ne sont pas autant touchés par la guerre que moi et mon mari l'avons été. Chaque génération est un peu plus loin de la guerre et ça, c'est bien.

Franziska Henning : Si cela m'a influencé, c'est que j'ai quasiment grandi avec cela. Mon arrière-grand-père était social-démocrate et a été arrêté à cause de cela. Alors c'est pour ça qu'on est sociaux-démocrates. Qui d'autres, si ce n'est pas nous ?
Mais à part cela, c'est vraiment une histoire formidable que j'aime toujours raconter. Car c'est tellement rare que l'on puisse dire : mon arrière-grand-père était vraiment dans la résistance. Certaines personnes le disent et le croient, mais il n'y a pas tellement de cas dont on peut parler. C'est pour cela que je suis un peu fière et ça aide bien sûr quand on travaille dans ce domaine. Ce que je souhaite, c'est de m'établir un jour un peu dans ce domaine.

Question 3 :

Quelle est votre opinion au sujet des développements actuels du populisme de droite et les campagnes de dénigrement du populisme de droite ?

Yvonne Cossu : J'ai pris la décision qu'il fallait que je fasse quelque chose et de ne pas simplement laisser les choses suivent leur cours. Mais faire quelque chose pour apporter les choses dans le conscient des gens. Les gens disent : Ce qui est arrivé, comment c'était possible, comment c'est arrivé,

comment les Allemands pouvaient-ils suivre les ordres de cet homme mauvais ? Je ne peux pas m'en empêcher d'appeler Hitler ainsi, mais c'est comme ça, il était un homme mauvais qui a donné des ordres stupides et n'a pas tenu compte de l'humanité.

Martine Letterie : Je suis très inquiète quand je vois ça et ça me fait vraiment peur. Et j'espère qu'avec mon travail avec mes livres, je peux apporter une petite contribution. Car je rencontre aussi des élèves, deux fois par semaine, et je parle avec eux des événements. C'est aussi une mise en garde pour que cela ne se reproduise pas. C'est peu de chose, je ne sais pas si cela aide, mais j'espère que cela touche une personne. Je me soucie vraiment de ce qui se passe ici au Pays-Bas et aussi en Allemagne : les campagnes et comment on réagit envers les réfugiés – dans toute l'Europe. Je suis très inquiète.

Franziska Henning : J'ai un peu peur, bien sûr. Je trouve que ce sont des opinions tellement archaïques qui sont formulées. Bien sûr que l'on peut dire que les réfugiés doivent être intégrés dans les sociétés, que ça ne sera pas évident, et que cela pose des problèmes, mais ce sont des êtres humains !

Question 4 :

Quels sont vos souhaits pour le développement de la culture mémorielle du Mémorial de Neuengamme et de la politique ?

Yvonne Cossu : J'essaye de collaborer avec eux et je participe tous les ans au Forum qui est intitulé « l'Avenir de la mémoire » et qui est organisé par le Mémorial de Neuengamme. Je crois qu'il est très important que nous travaillions ensemble : Français, Belges, Néerlandais et les personnes d'autres pays. Je crois qu'ainsi nous réussirons d'améliorer les choses. Si chacun y travaillait seul, ce ne serait pas utile. Nous devons nous réunir, c'est très important, je crois.

Élèves : En ce qui concerne ce point, vous croyez que c'est assez ou vous croyez aussi que la politique devrait maintenant prendre les bonnes décisions ?

Yvonne Cossu : Oui, elle doit le faire, mais comment pouvons-nous les inciter à prendre les bonnes décisions ? C'est très difficile. Bientôt auront lieu les élections européennes. Je crois que c'est en mai et ça sera très important et en même temps, je suis inquiète. Je crois que si les mauvais gagnent, ils vont faire quelque chose de différent et de nouveau, ce qui m'inquiète.

Martine Letterie : La déclaration des mémoriaux en Allemagne du mois de décembre m'a fait très plaisir. Ils ont fait une déclaration politique et dit clairement qu'ils s'inquiètent de la menace pour la démocratie. Je trouve ça très bien qu'ils aient fait ça et c'est bien sûr difficile, car on ne doit pas toujours choisir un camp politique. Dans ce cas, je trouve que c'est très bien. Et nous devons aussi transmettre une mission pour montrer ce qui se passe quand la démocratie ne fonctionne plus. C'est une tâche importante des mémoriaux.

Franziska Henning : Alors dans la politique, je souhaiterais qu'ils débloquent un peu plus de fonds pour cela, parce que je pourrais peut-être continuer mon travail et continuer d'être payée. Pour le moment, je suis auxiliaire étudiante et à partir du moment où je ne serais plus étudiante, je ne pourrais

plus travailler dans le même domaine parce qu'ils vont engager une autre étudiante. Bien sûr que j'aimerais un emploi dans lequel je pourrais continuer à faire ce travail. On verra.

Il y aura un changement fondamental car nous vivons dans une époque dans laquelle les témoins disparaissent. C'est bien ça le grand sujet de ma génération et de la vôtre aussi. Nous serons les derniers qui pourrons dire : On a pu parler avec nos grands-parents, c'est eux qui l'ont vraiment vécu.

Si je devais avoir un enfant – mes grands-parents sont morts.

Générique :

C'était un honneur pour nous de participer à ce projet.

Mémoires – que reste-t-il?

« Non réconciliés, nous donnons au passé ce que nous lui devons, et au présent ce qui le rend acceptable. »

(Siegfried Lenz, 1988)

Participants....